

Guillevic tératologue

Iulian Toma

De façon générale, la réception de la poésie de Guillevic prend en compte deux dimensions fondamentales de l'imaginaire qui s'y déploie, à savoir le regard posé sur les choses (la perception) et les réflexes subjectifs occasionnés par cette proximité (l'intentionnalité). Ceci revient à dire, comme il a souvent été souligné, que la poésie de Guillevic n'aspire guère à mettre les mots au service de la présence objective des choses. Si rapprochement des choses il y a, ce mouvement est sans conteste de type centripète, car le sujet ne s'oublie jamais dans son périple à l'extérieur de soi ; au contraire, celui-ci ne cesse d'affirmer que la perception comme positionnement impersonnel vis-à-vis de ce qui l'entoure n'est que l'antichambre de la représentation, c'est-à-dire des projections subjectives engendrées par l'observation des choses¹. Pensons, dans ce sens, aux deux premiers distiques du poème inaugural du recueil *Terraqué*, où la distance qui sépare le régime de la perception (« L'armoire était de chêne/Et n'était pas ouverte²») de celui de la représentation (« Peut-être il en serait tombé des morts/Peut-être il en serait tombé du pain³») est nettement marquée. Un déplacement abrupt s'est opéré, qui a fait succéder au plan du visuel celui de deux scénarios hypothétiques ou imaginaires, donnant voix l'un à la peur, l'autre à l'espoir.

Souvent, c'est l'appréhension d'une menace latente qui émerge discursivement dans le processus de contemplation des formes environnantes. Guillevic, écrit J.-P. Richard, « est [...] un homme pour qui le monde extérieur existe : mais existe, voilà tout son problème, comme absolument extérieur...⁴ ». Il y aurait, selon Richard, à l'origine du rapport problématique avec le dehors l'inaptitude du sujet à se résigner devant ce que les choses lui signifient, à savoir qu'elles se situent « en un espace

autre que le nôtre⁵», qu'elles relèvent d'un ordre qui lui est fondamentalement inaccessible. À son apogée, cette tension prend la forme de l'angoisse, le dehors apparaissant alors au sujet sous un jour hostile et menaçant. Jean Pierrot constate à juste titre que « ce qui frappe instantanément à la lecture des premiers poèmes de Guillevic [...], c'est [...] la présence d'une atmosphère non seulement tendue mais même profondément angoissante⁶ ». Excédant le régime de la perception, le rapport aux choses acquiert dans l'imagination des virtualités alimentées par le même caractère irréductible du dehors aux yeux du sujet. Si l'extérieur est facteur d'inquiétude, c'est dans la mesure où il porte les signes du vide, de l'inconsistant, de la dissolution. La constellation des formes que revêt la matière lorsqu'elle tourne vers le sujet son visage terrifiant paraît réductible, si l'on veut schématiser, au penchant vers la représentation de l'instable ou de l'indistinct. Il en est ainsi, par exemple, de ces états ambivalents de la matière qui n'appartiennent ni à la catégorie du solide ni à celle du liquide : la boue, la glu, la tourbe, la muqueuse. Mais il y a dans la mythologie poétique de Guillevic une figure à laquelle les travaux qui lui ont été consacrés font incidemment référence⁷, et qui mérite d'être circonscrite de façon plus serrée. Il s'agit précisément de la figuration du monstre, créature qui hante les rêveries de celui qui observe les configurations de la matière environnante, et qui semble s'imposer comme symbole du caractère insaisissable et menaçant de l'extérieur. Selon J.-P. Richard, l'image du monstre serait associée dans la poésie de Guillevic au « soulèvement fantastique de la chose », qui correspondrait au « stade le plus angoissant de notre expérience objectale »⁸. Il s'agit, plus explicitement, de « l'angoisse d'une conscience débordée par l'objet duquel il lui faut être conscience », de « révolusion d'un moi menacé dans son être par l'extériorité de l'être »⁹. Pour Brigitte Le Treut également, l'univers persécuteur dans lequel évolue le sujet poétique « paraît être la projection [...] de la rage impuissante [...] envers une réalité qui se refuse¹⁰ ». C'est ce qui fait dire à J.-P. Richard que « tout devient monstre¹¹ », c'est-à-dire que toute chose est susceptible d'emprunter dans la représentation le masque du méconnaissable.

Mais cette acception du monstre comme métamorphose chimérique des formes matérielles s'applique-t-elle telle quelle à la réalité que Guillevic désigne par ce mot ? Ou, autrement dit, est-il possible de

délimiter dans l'étude du *monstrueux* comme attribut des choses reflétées dans l'imagination un volet consacré à la description du *monstre* comme figure mythico-onirique, comme créature donc purement imaginaire ? La question est d'autant plus légitime que c'est toujours le nom, pas le déterminant, qui sert de véhicule au lexème en question dans les occurrences parsemées à travers l'œuvre poétique de Guillevic. Jamais les choses ne se voient assigner explicitement le prédicat de la monstruosité ; tout se passe comme si seule la forme nominale était apte à désigner la réalité s'appliquerait ce prédicat. C'est cette constatation qui est à l'origine de cette exploration de l'imaginaire poétique de Guillevic, qui a comme objectif de regrouper les significations rattachées à la figure du monstre.

La principale signification qui se dégage de l'examen des différentes occurrences textuelles identifiées est d'ordre spatial. Bon nombre des références aux monstres s'accompagnent d'une indication relative à l'espace qu'ils habiteraient, et qui correspond invariablement à un emplacement souterrain ou intérieur¹². Il en est ainsi par exemple des monstres « un peu caverneux¹³ » dont fait mention un poème du recueil *Ville*, ou encore de celui que redoute le sujet poétique lorsque l'escarpement devient objet de ses rêveries :

Cette marche ne va pas
Sans la vision du précipice,

Sans l'horreur nécessaire
Devant le creux,

Sa vorace menace,
La chute abrupte vers quel monstre¹⁴

L'accès au royaume des monstres implique donc nécessairement la descente, la traversée d'un espace menant vers le bas ou la pénétration d'une surface. Ainsi que relevé par J.-P. Richard, tout peut se muer en monstre dès le moment où se présente la perspective de l'éboulement ou du creusement :

Qu'est-ce qui n'est pas un monstre

Quand on l'attaque,

Quand on réveille
Ses profondeurs ?¹⁵

Deux thèmes connexes viennent moduler à côté de celui de la profondeur la figuration des êtres imaginaires peuplant les zones les plus nébuleuses de la rêverie poétique : l'humide et l'obscur. L'eau comme facteur d'érosion et l'absence de lumière s'associent à la représentation des lieux où gisent les créatures qui hantent l'esprit vagabond du sujet. Les monstres « se font dans l'humide¹⁶ », assume la voix poétique dans un poème du volume *Exécutoire*. On retrouve ainsi l'élément aquatique comme corrélat de la vision de la grotte dans l'avant-dernier poème de la section « Ensemble » du recueil *Terraqué* :

Enfin nos cellules
Ne jouent plus les monstres.

Ne se croient plus [...]

Grottes quelque part
Dans l'eau des montagnes
[...] ¹⁷.

Le plus souvent, c'est l'océan qui abrite dans ses profondeurs ces créatures chimériques, comme dans cette séquence du recueil *Carnac* adressée à la mer:

A ruminer tes fonds
Tu les surveilles mal,

Ou peut-être tu pousses
Ces monstres qui pénètrent
Dans le lieu de nos cauchemars¹⁸.

Cette série d'imputations formulées par le sujet énonciateur contre la mer, laquelle accorderait refuge aux intrus redoutés par notre inconscient, est

autrement significative encore. La situation d'énonciation qui s'y dessine, déterminée par le rapport entre le « je », le « tu » et la troisième personne, révèle les positions irréconciliables du sujet et de la présence angoissante de ce qu'il tient pour l'Autre absolu. Le statut du monstre est irrévocablement celui du tiers. La proximité avec celui-ci n'est possible que par l'instauration d'une relation métonymique implicite où la mer devient elle-même monstrueuse. Ce sont toujours les grandes étendues aquatiques qui se voient interpellées dans la partie finale du long poème « Sauvage », où la connivence entre l'océan et ses habitants invisibles est à nouveau dénoncée.

Océan, ton vrai monstre,
[...]
Vous vous ressemblez trop¹⁹.

Enfin, à côté de l'humide, les ténèbres constituent le second thème corrélé à celui de la profondeur. Le monstre est donc conjointement un être des profondeurs (marines, s'il en est) et de l'obscurité. Créature qui bouge dans le noir, le monstre apparaît dans cette posture dans un poème apocalyptique de *Terraqué*, où la planète, au seuil de l'extinction,

[...] n'est plus qu'une sphère
Sans confins ni lieux,
Où le noir oscille
Comme un corps de monstre²⁰.

Une autre composante de la figuration du monstre dans la poésie de Guillevic, quelque peu imprévue, est d'ordre tactile. Dans ce type de représentation cependant, ce n'est plus la peur qui marque le rapport du sujet à cette présence fondamentalement autre, mais une inexplicable tendresse :

Pas peur des monstres :
On les badigeonne²¹.

Ailleurs, on évoque au passage les monstres « un peu caresseurs²² », ou bien on constate qu'ils sont faits tous de « la même étoupe²³ », mais c'est

surtout dans le poème « Monstres » de *Terraqué* qu'on assiste à une mise en scène de leur proximité qui prend la forme de l'effleurement :

Il y a des monstres qui sont très bons
Qui s'assoient contre vous les yeux clos de tendresse
Et sur votre poignet
Posent leurs pattes de velours²⁴

Sans doute ne saurait-on que s'étonner de constater que seul le toucher est investi de la fonction de rendre perceptible la présence de ces êtres irréductibles à toute autre détermination. Ce n'est pas la vue qui est sollicitée lors de cette rencontre, contrairement à la signification qu'indiquerait le verbe *monstrare*, possible étymon du nom. À la différence du regard, qui suppose un contact sensoriel à distance, le toucher jouit du privilège d'une certaine intimité, ce qui pourrait suggérer une réconciliation avec l'altérité. Tout se passe comme si, dans la poésie de Guillevic, la représentation du monstre ne pouvait être que foncièrement disjointe : l'un des pôles se prévaut de ce qu'on lui attribue d'irreprésentable et de profondément menaçant, l'autre se crée sur une étrange familiarité, compassion ou tendresse.

Une dernière signification qui se dégage de la lecture sérielle des poèmes faisant référence aux monstres est le caractère latent de leur présence. Le temps des monstres n'est jamais le présent, mais c'est au futur qu'appartiennent leurs manifestations, ces dernières relevant de la prémonition :

Un soir
Où tout sera pourpre dans l'univers
Où les roches reprendront leur trajectoire de folles
Ils se réveilleront²⁵.

Dans un autre fragment, déjà cité, sont évoqués les monstres

Qui se font dans l'humide
Et qui voudront venir
Nous fermer les sentiers²⁶.

Quand le sujet ne donne pas voix au pressentiment du réveil des créatures qui hantent l'imagination ou de leur survenue, c'est la crainte de leur dissimulation derrière les choses perceptibles qui prend le relai :

Mais qu'est-ce
Qui n'est pas un monstre

De tout cela
Que je vois ou devine ?²⁷

Effectivement, le monstre, bien qu'on le « voie » rarement dans l'univers dépeint par Guillevic, il n'est jamais loin des choses. Ou, pour mieux dire, il est peut-être l'envers des choses, il les « habite ». Mais finir sur cette conclusion serait glisser vers la redite. Le monstre symbolise certes l'impossibilité angoissante pour le sujet d'accéder à la totale intelligibilité du monde. Toutefois n'a-t-il pas aussi un corps, n'agit-il pas d'une façon qui lui soit propre, son existence n'est-elle pas déterminée spatialement et temporellement ? Voilà autant de questions qui se posent dans l'esprit de celui qui veut comprendre la tématologie poétique de Guillevic.

Notes

¹ Telle est la conclusion, par exemple, de Jean-Pierre Richard : « La poésie est certes pour Guillevic une adhésion au monde (elle n'est même que cela). Mais cette adhésion, elle ne peut sans doute l'effectuer qu'à travers un recul, un retrait sur elle-même, que par la recherche, en elle, de quelque chose de "plus lointain", de "plus central" » (*Onze études sur la poésie moderne*, Paris, Seuil, 1964, p. 253).

² Guillevic, « Choses », dans *Terraqué suivi de Exécutoire*, Paris, Gallimard, 1968, p. 17.

³ *Idem.*

⁴ J.-P. Richard, *op. cit.*, p. 225.

⁵ *Ibidem*, p. 226.

⁶ Jean Pierrot, *Guillevic ou la sérénité gagnée*, Seyssel, Éditions du Champ Vallon, 1984, p. 10.

⁷ Sur la place du monstrueux dans la poésie de Guillevic on peut consulter l'étude de Brigitte Le Treut *L'Univers imaginaire de Guillevic* (Rennes, Éditions La Part commune, 2007) dont un sous-chapitre traite de quelques éléments associés à ce thème mythico-onirique : l'obscurité, le grouillement, l'animalité, l'étouffement. Mais les observations qui y sont formulées ne valent qu'en tant qu'indicateurs généraux de l'atmosphère angoissante qui domine les rêveries poétiques de Guillevic. Ce n'est pas le monstre comme figure individuelle et unitaire qui y est visé, mais la catégorie du monstrueux, c'est-à-dire toute représentation portant les marques du méconnaissable et de l'effrayant.

⁸ J.-P. Richard, *op. cit.*, p. 236.

⁹ *Idem.*

¹⁰ Brigitte Le Treut *L'Univers imaginaire de Guillevic, op. cit.*, p. 103.

¹¹ J.-P. Richard, *op. cit.*, p. 235.

¹² Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur un éventuel recyclage de l'imagerie populaire ou mythique, de même que sur l'intérêt que pourrait y trouver la psycho-critique, mais ces considérations ne sont pas indispensables du point de vue du travail de dépliement des couches propres à la représentation du monstre dans la poésie de Guillevic.

¹³ Guillevic, *Ville*, Paris, Gallimard, 1969, p. 66.

¹⁴ Guillevic, *Inclus*, Paris Gallimard, 1973, p. 45.

¹⁵ Guillevic, *Motifs*, Paris, Gallimard, 1987, p. 210.

¹⁶ « Élégies », dans *Exécutoire, op. cit.*, p. 148.

¹⁷ « Ensemble XXII », dans *Terraqué, op. cit.*, p. 109-110.

¹⁸ Dans *Carnac*, Paris, Gallimard, 1961, p. 30.

¹⁹ Guillevic, « Sauvage », dans *Creusement*, Paris, Gallimard, 1987, p. 187.

²⁰ *Terraqué, op. cit.*, p. 69.

²¹ Guillevic, *Autres*, Paris, Gallimard, 1980, p. 151.

²² Guillevic, *Ville, op. cit.*, p. 66.

²³ « Portraits », dans *Exécutoire, op. cit.*, p. 203.

²⁴ Guillevic, « Monstres », dans *Terraqué, op. cit.*, p. 34.

²⁵ *Idem.*

²⁶ « Élégies », dans *Exécutoire, op. cit.*, p. 147-148.

²⁷ Guillevic, *Motifs, op. cit.*, p. 209.